

accollée à une de ses superbes murailles encore debout, on voit une construction basse et trapue qui est la chapelle de Saint-Césaire, consacrée par l'archevêque Raiambald, vers le milieu du ^{xr} siècle. La possession des archevêques d'Arles sur ces terres était, pour ainsi dire, immémoriale; en 1142, il y eut un échange entre Raymond, l'un d'entre eux, et Pierre de Lambèse; de 1219 à 1377 une famille portant le nom de Vernègues y est établie; de 1442 à 1750, ce fut Guillaume Damian et ses descendants qui en eurent le domaine jusqu'à l'acquisition conclue par Henri Gauthier (*Congrès archéologiques de France*, année 1876-77, RAYNAUD, le Vernègues et la chapelle de Saint-Césaire).

(5) Lettres de Maurice de Talleyrand à Fesch du 9 brumaire an XII, du 20 brumaire, du 22 brumaire chiffrée, mise au net par le cardinal.

V. Lettres de Talleyrand à Bonaparte, les 12 et 22 brumaire, le 18 nivose, le 17 janvier.

Le 22 brumaire, Talleyrand lui disait : « C'est la troisième lettre que j'écris pour le même objet. Cette insistance servira à vaincre la répugnance de la cour de Rome, si elle était disposée à en montrer ».

(6) Descours, agent d'espionnage couvert par la Russie, s'était souvent abouché à Naples avec Vernègues; il avait un passé dont la police parisienne connaissait exactement les dessous. Ses noms et prénoms étaient Antoine, François, Philippe Dubois Descours de la Maisonfort; né à Pétry (Nièvre), en 1764, il avait été officier de cavalerie; la Révolution le jeta dans l'émigration et le fit publiciste, poète et conspirateur; en 1802, il imprima une *Ode aux Russes*, où il célébrait sur le mode lyrique les défaites de sa patrie et en 1813 il édita, en Allemagne, un *Tableau politique de l'Europe*, farci d'injures contre l'Empire tombé. En l'an VI il vint à Paris proposer à Barras, de la part de Louis XVIII, des lettres de grâce et le titre de duc; le 20 ventôse an X, il fut écroué au Temple pour sa participation au débarquement de Georges à Biville; transféré à l'île d'Elbe, il s'en évada le 19 pluviôse an XI; plus tard nous le voyons attaché à l'ambassade russe en Angleterre, de plus en plus hostile au gouvernement napoléonien; sous la Restauration, il fut député, ensuite ministre plénipotentiaire à Parme, près de l'ex-impératrice Marie-Louise. Il mourut en 1829. Marié à Louise-Adélaïde Garcoing de Berthum, il en avait eu une fille et un fils qui prit du service en Suède.

(7) De ces deux secrétaires, Fesch avait lui-même désigné le premier sur la recommandation de M. Emery et de l'abbé Jauffret un de ses vicaires généraux; mais il n'avait accepté le second que tout à fait à contre-cœur et avec une méchante humeur qui, dès la première heure, ne fut pas assez dissimulée et alla toujours croissante.

L'abbé Guillon, Marie, Nicolas, Sylvestre, ancien boursier du collège Louis-le-Grand, bibliothécaire du duc de Penthièvre, prédicateur et publiciste laborieux, eut une carrière traversée par plus d'un incident fâcheux; on sait le rôle au moins imprudent qu'il remplit auprès du constitutionnel Grégoire mourant, et comment la cour romaine refusa de l'agréer pour le siège de Beauvais, malgré les instances des Tuileries et la protection de la reine Marie-Amélie, et lui offrit en dédommagement le titre d'évêque *in partibus* du Maroc. Il eut à Rome le mauvais goût de se lier intimement avec l'agent de la Russie auprès du roi de Sardaigne, M. de Lizakewitz, qui lui offrit une chaire à l'Université de Saint-Pétersbourg et, après l'avoir compromis, lui délivra une déclaration officielle dans laquelle il protestait ne l'avoir jamais entendu prononcer un mot offensant ni pour la personne ni pour la religion de son Eminence. Au moment de son départ, Guillon se présenta pour prendre congé; le cardinal lui ferma sa porte.

Quant à la brouille violente et aux altercations qui s'élevèrent entre l'ambassadeur et Chateaubriand, e premier secrétaire de sa légation, c'est presque un volume entier qui serait nécessaire pour en exposer l'origine et en détailler les journaliers incidents. On ne peut imaginer deux hommes, associés dans une même tâche, plus dissemblables par leur tempérament, leurs goûts et leurs opinions, moins faits pour marcher ensemble et moins disposés à se prêter à un accord. Il n'y avait de commun entre eux, quoiqu'ils aient été engendrés par des causes différentes, qu'un orgueil intraitable, un amour-propre aveugle, qui dérobait à chacun d'eux les qualités dont ils étaient séparément munis. Il n'est pas douteux cependant que Chateaubriand fournit en abondance les griefs que le ministre dénonça à Bonaparte, dès le 4 août 1803, dans un langage que la sincérité et la colère dépouillaient de toute allure diplomatique; nous ne citerons à cette